

temple les portraits — toujours en cire — du *bon Icar*, de la belle reine *Cloramide* (car l'*Icarie*, comme la France, avait été monarchique avant d'être républicaine), et de son premier ministre, le méchant, l'infâme *Lixdox*, qui est resté maudit dans le souvenir des peuples, comme il appartient à un premier ministre.

Quant à la musique, M^{lle} Corilla chante une mélodie du pays des *Marvols*, accompagnée d'une flûte et d'une guitare : Je ne ferais pas le voyage d'*Icarie* pour entendre cela. J'aimerais presque autant la *belle voix* accompagnée d'une *trompette marine* de M. Turcaret.

En ce qui concerne le théâtre, M. Cabet fait l'analyse d'un drame *icarien*, à la représentation duquel je ne prendrais pas de stalle d'amphithéâtre. Mais toutefois, comme on ne paye rien pour entrer, on *n'achète* aucun *droit* à la porte, et personne, après tout, n'a à se plaindre : le spectacle vaut ce qu'il coûte (1).

Du spectacle, où je serais peu curieux d'aller, passons aux journaux, que je serais peu tenté de lire.

Pour expliquer son système, l'auteur engage une discussion sur la liberté de la presse telle qu'on l'entend chez les peuples vieilliss et telle qu'il l'admet dans ses domaines. Les excès de la publicité en France et en Angleterre sont déplorés tout en les proclamant *nécessaires contre les aristocraties et les royautés*. Mais en *Icarie*, où tout est parfait, c'est autre chose ! Il n'y a là ni aristocratie à détruire, ni royauté à attaquer, depuis que la belle reine *Cloramide* n'existe plus qu'à l'état de figure en cire. Il n'y a donc plus qu'à museler et réfréner la presse. Voici la recette :

(1) La salle de spectacle d'*Icara* contient quinze mille spectateurs. Il faut, pour que tout le monde entende, qu'elle soit construite dans des conditions d'acoustique que nous ne connaissons pas. M. Cabet devrait bien faire part de son secret à notre représentation nationale où on ne s'entend guères.